Photo Élysée

Pour son expo solo à Photo Élysée, Maya Rochat a imaginé une installation autour des mondes de l'eau. KEYSTONE/JEAN-CHRISTOPHE BOTT

Maya Rochat, l'art en immersion

La Lausannoise ne boude pas sa fierté d'être exposée chez elle ni le bonheur de nous plonger dans ses histoires d'eau.

Florence Millioud

Elle avait envie de quelque chose de «beau»! Fidèle à sa conscience: «l'art inutile» l'«ennuie». Et si fière d'être exposée, chez elle, à Photo Élysée Lausanne après la Tate Modern à Londres en 2018, Bilbao, Singapour, Milan, Puerto Allegre, Zurich et une rétrospective très courue en 2023 à la Maison européenne de la photographie à Paris.

Quand on la rencontre, le ton à la confidence, l'esprit complice, Maya Rochat sait rendre les choses si cristallines. Mais elle les expose, mystérieuses, dans des paysages chromatiques qui échappent à la mesure du temps comme à la géographie pour figurer librement. La vie qui va, vient, se métamorphose. Les envies qui se font, se défont. À chaque fois, on est captif! Magnétisé. Et, cette fois, totalement immergé dans ces histoires d'eau qu'elle conte au fil de «Water Is Coming», une installation monumentale d'images filmées en surface comme dans les profondeurs. L'univers est total. Tout public. Généreux. Infini. Surprenant… Et c'est comme ça qu'on profite le mieux du travail de la Lausannoise.

Plasticienne caméléon

Ce jour-là, il faut avoir l'œil, la plasticienne fait corps avec son œuvre. Caméléon autant que plasticienne qui maîtrise tous les fronts - de la création à la diffusion de son art - elle porte une robe de sa ligne de vêtements. On la débusque assise par terre, occupée par les derniers détails de cette première exposition muséale à Lausanne. Devant elle, une boîte de couleurs des mercredis après-midi de bricolage. Elle applique de miniraccords, si infimes au regard du gigantisme de l'ensemble. On voit Maya Rochat… en sa chapelle Sixtine!

> «J'ai peur de l'eau, il m'a fallu trouver des astuces pour plonger et faire des images avec mon casque de Télétubbies. Tellement moche.»

Maya Rochat, artiste plasticienne lausannoise

Le rapprochement la fait sourire mais la trentenaire ne se risque pas à commenter, l'espace tout entier à son art en dit assez sur son désir de beauté. Comme de son engagement à chambouler les esprits jusqu'à leur faire oublier le monde extérieur. Sûr… qu'une fois immergés, nombre de visiteurs n'auront pas envie de sortir des eaux de Maya Rochat. On parie?

L'approche se fait par une sorte de chambre d'écluse, la réalité s'éloigne, la subjectivité prend le relais alors que sur les parois, les couleurs sont déjà en liberté. Vivantes, elles s'attirent. Sauvages, elles se refoulent. Cosmiques, elles diluent les références. Bienvenue dans l'espace sensoriel de Maya Rochat!

Six projections magistrales l'animent, du tapis de sol aux papiers peints, de l'ensemble de coussins - appel à la contemplation - aux œuvres sur écrans lumineux, l'ensemble fait corps, paré de méandres de couleurs. Ou pas! Le noir-blanc s'invite aussi dans la fête visuelle pour évoquer l'eau, sa part de mystère. Ses zones d'ombre. Un élément tout sauf naturel pour l'enfant des bois qu'elle a été. Maya Rochat rigole. Avant de glisser: «J'ai peur de l'eau, il m'a fallu trouver des astuces pour plonger et faire des images avec mon casque de Télétubbies. Tellement moche.» On rigole encore, c'est la double punition. Sans virer au masochisme…

Du Léman aux îles Vierges

En l'envoyant sur les chemins de l'eau - pour faire écho à l'exposition du MCBA «Thalassa! Thalassa! L'imaginaire de la mer» - la carte blanche de Photo Élysée lui a ouvert d'autres chakras. Des énergies obnubilantes, purifiantes, de l'eau en mouvement à sa connivence esthétique avec la lumière. De ses vibrations toniques à ses humeurs plus sombres. Rien n'est refoulé mais il n'y a pas de place pour l'hostilité dans l'art de Maya Rochat.

Elle a filmé les fonds lémaniques, ceux des îles Vierge, ça s'est fait comme ça, sans volonté de les comparer. Le jeu optique est ailleurs, jalonné de défis. De pistes brouillées. D'effets fondant réalité et artifice. Qu'on se le dise, l'artiste fan des enseignes *do-it* a aussi trouvé son compte dans leurs rayons déco. Avant de passer des heures et des heures à sa table de montage pour trouver les rythmes narratifs, susciter les rimes visuelles et orchestrer les harmonies concordantes. Elle reprend, ce sont plutôt «des nuits et des nuits» de travail, l'obscurité aidant à une meilleure perception des dynamiques. Car c'est bien la vie qui circule d'un écran à l'autre, éblouissante.

Et c'est bien une esthétique puissante qui infuse dans ces images plus photographiques qu'à l'habitude. La plasticienne assume, ravie. Puis elle fait silence, visiblement émue et sous emprise du spectacle de la beauté. Personne n'a envie de sortir de «Water Is Coming»…

Lausanne, Photo Élysée, jusqu'au 23 fév, fermé le mardi, les autres jours (10 h-18 h), je (10 h-20 h). ***elysee.ch***

Xian aTunde Adjuah, un Indien noir dans la ville

Festival Jazz Onze+

Anciennement connu sous le nom de Christian Scott, le trompettiste vient jouer à Lausanne. Interview d'un chef.

La Nouvelle-Orléans n'en finit pas de jouer le rôle de creuset musical américain. Ainsi du compatriote de Louis Armstrong, le trompettiste Christian Scott, renommé Xian aTunde Adjuah depuis qu'il a repris le flambeau familial des traditions des «Black Indians», ces communautés préservant la mémoire vivante des autochtones et des Africains du sud des États-Unis. Le musicien, qui a sorti l'an dernier l'album «Bark Out Thunder Roar Out Lightning» sans un filet de trompette, joue samedi 2 novembre à Lausanne dans le cadre du festival JazzOnze+. Interview.

Depuis quelque temps, vous avez changé de nom et vous êtes devenu le chef d'une communauté à La Nouvelle-Orléans. Pouvez-vous nous en dire plus?
En tant que chef, je dirige une nation de Marrons, c'est-à-dire les populations esclavagisées qui se sont libérées dès le XVII[e] siècle et qui ont tenté de maintenir les éléments de leur culture et de leur société au travers des siècles. Chaque nation ou groupe de personnes a sa propre histoire, ses pratiques ancestrales. Je suis né dans une famille qui pratique cela depuis très longtemps, donc ce n'était pas difficile, j'ai commencé à participer vers l'âge de 3 ou 4 ans. Mais, récemment, je suis devenu grand griot de La Nouvelle-Orléans, ce qui consiste essentiellement à raconter les histoires du passé et à essayer de trouver de nouvelles façons de transmettre ces récits à une nouvelle génération.

Il y a des antécédents chez vos aïeuls…
Oui, les deux rôles, de chef et de grand griot, ont été tenus par mes grands-parents. Mon grand-père a été chef et ma grand-mère grand griot. Je suppose que toutes ces choses habitent un seul corps en ce moment.

Au départ, il y a une jonction entre les anciens esclaves noirs et les Amérindiens?
Cela commence par la libération des Africains et le redémarrage de leurs sociétés culturelles, dans les zones marécageuses et la brousse. Cela se poursuit en effet par des relations nouées avec certaines nations aborigènes américaines. Il y a des populations qui, en termes de sang, sont peut-être plus mélangées que d'autres. Mais si nous sommes honnêtes à propos de l'expérience amérindienne et afro-américaine dans le sud du pays, ces deux groupes ont toujours été liés. En Louisiane, d'où je viens, on ne fait pas toujours la distinction entre autochtone et noir. Dans de nombreux cas, les mots sont synonymes. On ne voit pas la distinction de la même manière que les Européens peuvent peut-être la voir.

À partir de ce passé, quel lien peut-on faire avec la musique?
C'est de là que vient la musique. Elle ne vient pas exclusivement de gens opprimés, tristes, dans les plantations. Elle vient de ceux qui se sont libérés, ont reconstruit leur culture, leurs instruments de musique et leurs formes de chant. Il y a un récit ridicule, forgé par les puissances coloniales, selon lequel le jazz comme le blues proviendraient d'un seul groupe ou d'une seule façon de penser. Non, la personne emmenée en Amérique qui venait du Mali a incendié la maison du maître et a refaçonné le n'goni pour jouer ce qui ressemble maintenant à du blues. La seule différence est la langue, mais les notes sont les mêmes. Cela n'arrive pas si vous êtes perpétuellement en esclavage. Cela n'arrive que si vous trouvez le moyen de vous libérer pour pouvoir vous exprimer.

Ce chemin vous a même mené à abandonner la trompette sur votre dernier album. C'est fort!
Où est passée la trompette?! (*rires*) Si j'avais entendu de la trompette dans cette musique, j'en aurais joué. Je respecte l'intention de départ et j'essaie de réaliser les enregistrements les plus sincères possibles. J'ai essayé de créer un instrument lesté par la mémoire des Africains arrivés à La Nouvelle-Orléans. J'ai réalisé cet hybride d'un n'goni et d'une kora. D'abord pour des enfants, mais, une fois que j'ai commencé à en jouer, j'en suis tombé amoureux. **Boris Senff**

JazzOnze+, Lausanne, divers lieux, jusqu'au di 3 nov
www.jazzonzeplus.ch
Xian aTunde Adjuah joue le sa 2 nov à la salle Paderewski

Xian aTunde Adjuah avec l'instrument de son invention, inspiré par le n'goni et la kora africains. ERIC RYAN ANDERSON

En deux mots

Chopin valse encore

Classique C'est une belle histoire pour le patrimoine musical que rapporte le «New York Times». Il y a quelques mois, un conservateur de la bibliothèque-musée Morgan à New York a mis la main sur une fiche, puis une partition qui portait pour en-tête «Valse» en français. Après consultation de spécialistes, il s'est avéré que la calligraphie correspondait à celle de Frédéric Chopin. C'est donc bien une valse inédite qui a ainsi refait surface 175 ans après la mort du Polonais. **FMI**

Buena Vista en deuil

Décès Le musicien cubain Manuel «Guajiro» Mirabal, trompettiste du Buena Vista Social Club, est décédé lundi à La Havane à l'âge de 91 ans. Sa «mort représente une immense perte pour la musique et la culture cubaines», a déclaré l'Institut cubain de la musique. Selon lui, Mirabal «est considéré comme l'un des plus grands trompettistes de Cuba et du monde». La plupart des musiciens du Buena Vista Social Club sont aujourd'hui décédés: Ibrahim Ferrer (disparu en 2005), Compay Segundo (2003) et Rubén González (2003). **ATS**

Un peu de Paris 2024

Lausanne Le Musée Olympique s'est enrichi de plus de 200 objets à la suite des JO de Paris. Issus de donations, ils ont été glanés sur place. Parmi ces «objets stars»: la raquette de Djokovic, le justaucorps de la gymnaste Rebeca Andrade, la tenue de la sprinteuse Julien Alfred ou encore le ballon de la finale de basket signé par l'équipe des USA. **ATS**

Contrôle qualité